3e Année. — N° 105 (avec patrons). Dimanche 4 Janvier 1874.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de visite. — Toilette d'intérieur. — Trois chemises de femme. — Pardessus de satin. — Confection confortable. — Parure Stella. — Basquine de soirée. — Veste au tricot avec trois détails. — Porte-cartes de visite. — Porte-montre. — Dessous de plateau au point russe. — Chapeau Vaudemont. — Chapeau d'Egmont. — Toquet Charles IX. — Deux carnasses de chapeaux. — Costume de voyage. — Toilette de promenade. — Toilette de petite soirée. — Rébus.
SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de patrons et de broderies.

1. TOILETTE DE VISITE. MODÈLES DE M. KINGSBURY. 2. TOILETTE D'INTÉRIEUR. — DESSIN DE G. JANET.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de visite. — Robe de taffetas d'Italie gris tourterelle et bleu turquoise.

Sur la première jupe, arrondie, nous trouvons d'abord deux volants gris bordés de biais bleus.

Longue tunique unie; les lés sont alternés gris et bleus; des boutons grappés, gris et bleus, semblent rattacher les lés de devant sur ceux de derrière. Le corsage, entièrement gris, est doublé de faille bleue; les basques, montées

3. CHEMISE DE FEMME.

en gros tuyaux, forment postillon et laissent voir les revers. Nous donnons, sur notre supplément, les patrons de ce corsage.

La ceinture est également des deux nuances de la robe, grise et bleue.

Ruche Médicis encadrant le cou; elle est bleue à l'intérieur et grise à l'extérieur; le petit rabat abbé-galant, que nous voyons dans le milieu du dos, est également des deux couleurs.

2. Toilette d'intérieur. — Robe de laine vert bronze. La jupe est garnie tout autour de volants bordés de biais

8. PARURE STELLA.

de faille de même couleur, mais de nuance plus claire; au-dessous du second volant, qui est monté à tête froncée, se trouve un grand ruché plissé à tête contrariée, lequel est doublé de la nuance claire.

La tunique, qui forme tablier devant et étole droite derrière, est encadrée d'un large biais de faille; elle semble retroussée sur le côté par un nœud de faille savamment chiffonné; sur le corsage, qui est à basques, nous trouvons des bretelles formées de ruches d'étoffe sur lesquelles s'appuient des revers de faille rattachés par des boutons oxydés. — Modèles de M. Kingsbury, 7, rue Scribe.

3. Chemise de femme. — Pour le corps de cette chemise et des deux modèles qui suivent, nous renvoyons nos lectrices aux patrons qui ont été publiés

5. CHEMISE DE TOILETTE D'HIVER.

dans notre numéro 85, du 17 août dernier. Pour les plastrons de ce modèle, on commence par faire en petits plis les deux appliques de côté, puis la petite applique triangulaire du milieu. On dispose ensuite l'entre-deux en fichu, tel que l'indique notre modèle. On réunit de chaque côté les deux parties du plastron, et on encadre le tout d'une bande de broderie anglaise assortie à l'entre-deux.

4. — Le plastron dérive un peu du précédent, quoiqu'il soit différent de forme. Il se compose de deux parties formées de petits plis ouverts et taillades d'une façon originale. Il est entouré d'un entre-deux de broderie agrémentée d'une petite bande festonnée.

5. Chemise de toilette d'hiver. — Elle est un peu montante; on peut cependant la prendre comme type de chemise pour robe décolletée, en supprimant le premier plastron, formé de petits plis. Au-dessous de ce plastron, un biais fait tête à cinq entre-deux disposés en pattes de longueur inégale. On peut également rendre cette chemise moins luxueuse en se contentant du haut, c'est-à-dire du petit plastron à plis et en supprimant les pattes en broderie.

6. Pardessus de matin. — Ce modèle, simple et distingué, se fait tout en soie matelassée ou piquée, à carreaux

4. CHEMISE DE DEMI-TOILETTE.

réguliers; il est orné aux poches et aux manches de revers en gros de Tours tout unis, découpés en créneaux et bordés de gros lisérés de faille.

Des boutons en argent oxydé agrémentent le vêtement.

7. Confection confortable. — Ce modèle tient de la pelisse ample et large, du Mac-Grégor par sa double pèlerine, et du dolman par sa manche. Il se fait en drap vert russe, chamarré d'un riche dessin de soutache formant motif dans le milieu du dos, sur le devant et sur les manches. Une fourrure de skunks ou d'ours noir borde ce riche vêtement.

6. PARDESSUS DE MATIN.

7. CONFECTION CONFORTABLE.

9. BASQUINE POUR SOIRÉE.

8. Parure Stella. — Gilet de velours noir liséré de bleu turquoise. Sur ce gilet se drape une écharpe de crêpe de Chine du même bleu que les lisérés; elle se rattache à l'épaule par une agrafe de nacre; une agrafe semblable enserre les deux bouts de l'écharpe, c'est-à-dire le pan du devant et celui du dos, qui se trouvent réunis sur le côté.

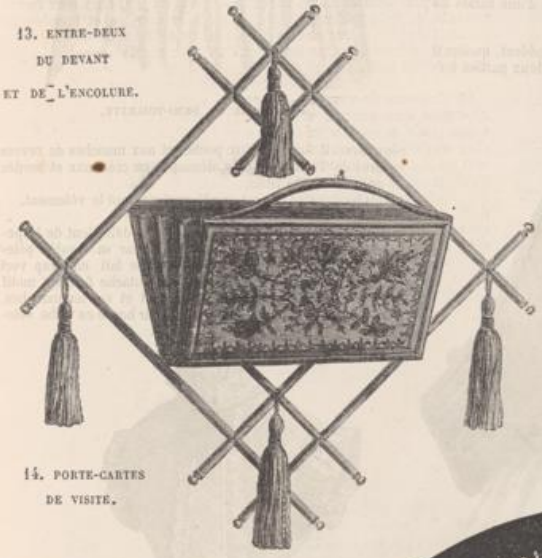
Ruche en tulle de soie ou en crêpe lisse bien fournie; une grosse rose à cent feuilles forme broche au bas de la fraise.

9. Basquine de mousseline pour soirée ou grand dîner. — La toilette la plus simple peut devenir élégante et même très-habillée, grâce à ce corsage qui se

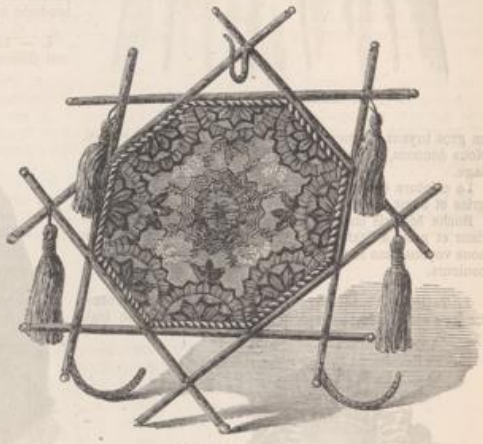
12. TRAVAIL DE LA MANCHETTE.

10. VESTON AU TRICOT.

11. DÉTAIL DES CÔTES, DE L'ENTRE-DEUX ET DE LA DENTELLE.



13. ENTRE-DEUX DU DEVANT ET DE L'ENCOLURE.



15. PORTE-MONTRE.

14. PORTE-CARTES DE VISITE.

fait en mousseline suisse encadrée d'une dentelle de Bruges. Il forme panier, et semble soutenu à l'aide d'une écharpe nouée, en faille cerise ou bleu Louise. Dans le milieu du dos retombe une longue barbe de mousseline encadrée de dentelle, sur le bas de laquelle se pose le nœud dont les branches et les bouts se trouvent en dessous de la barbe; les nœuds des côtés sont assortis à l'écharpe du pouf.

Les manches proprement dites peuvent être celles de la robe de dessous, ou se faire en tulle bouillonné.

10 à 13. Veston au tricot. — Modèle de la maison *Au Pont de Lodi*, 17, rue Dauphine.

Le travail de ce petit vêtement est absolument le même que celui de la chemise de dessous au tricot que nous avons publiée le 14 décembre. Tout le veston se fait à côtes; ces côtes sont composées de 4 points à l'endroit contre 1 à l'envers. Notre dessin 11 reproduit en grandeur naturelle le travail des côtes.

On monte tout droit son tricot; on le sépare aux entournures lorsqu'on est arrivé à cet endroit, puis on suit alternativement les deux parties du devant et celle du dos, jusqu'à ce que l'on soit arrivé à la naissance de l'épaulette. Là, on commencera les diminutions à partir de l'encolure jusqu'à ce que l'on soit arrivé progressivement à la couture de la manche.

La manche se fait de la même manière; on peut la monter en rond comme un bas, ou la faire toute plate, et exécuter la couture après coup.

Pour la manchette, le changement est très-facile : on fait alternativement une maille à l'endroit et une maille à l'envers (voir notre dessin 12). On termine la manchette par une petite dentelle dont on trouve l'explication plus loin.

Au bas de la veste, nous avons un entre-deux à jour dont le détail en grandeur naturelle se voit sur notre dessin 11; on l'exécute ainsi :

1er *tour*. — 1 point sans tricoter, 2 à l'endroit, 1 jetée, rétrécir, 1 jetée, rétrécir, 1 jetée, rétrécir, 1 à l'envers.

Tous les tours s'exécutent de même. Le bas du veston et des manches est bordé de la petite dentelle suivante :

Dentelle 8 points. — 1er *tour*. — 1 point sans tricoter, 2 à l'endroit, 1 jetée, rétrécir, 1 à l'endroit, 2 jetées, 1 à l'endroit, 1 à l'envers.

2e *tour*. — 1 point sans tricoter, 2 à l'endroit, 1 à l'envers, 3 à l'endroit, 1 jetée, rétrécir, 1 à l'envers.

3e *tour*. — 1 point sans tricoter, 2 à l'endroit, 1 jetée, rétrécir, 4 à l'endroit, 1 à l'envers.

4e *tour*. — 1 point sans tricoter, 6 à l'endroit, 1 jetée, rétrécir, 1 à l'envers.

5e *tour*. — 1 point sans tricoter, 2 à l'endroit, 1 jetée, rétrécir, 1 à l'endroit, 2 jetées, diminuer, 2 jetées, 1 à l'endroit, 1 à l'envers.

6e *tour*. — 1 point sans tricoter, 2 à l'endroit, 1 à l'envers, 2 à l'endroit, 1 à l'envers, 3 à l'endoit, 1 jetée, rétrécir, 1 à l'envers.

7e *tour*. — 1 point sans tricoter, 2 à l'endroit, 1 jetée, rétrécir, 7 à l'endroit, 1 à l'envers.

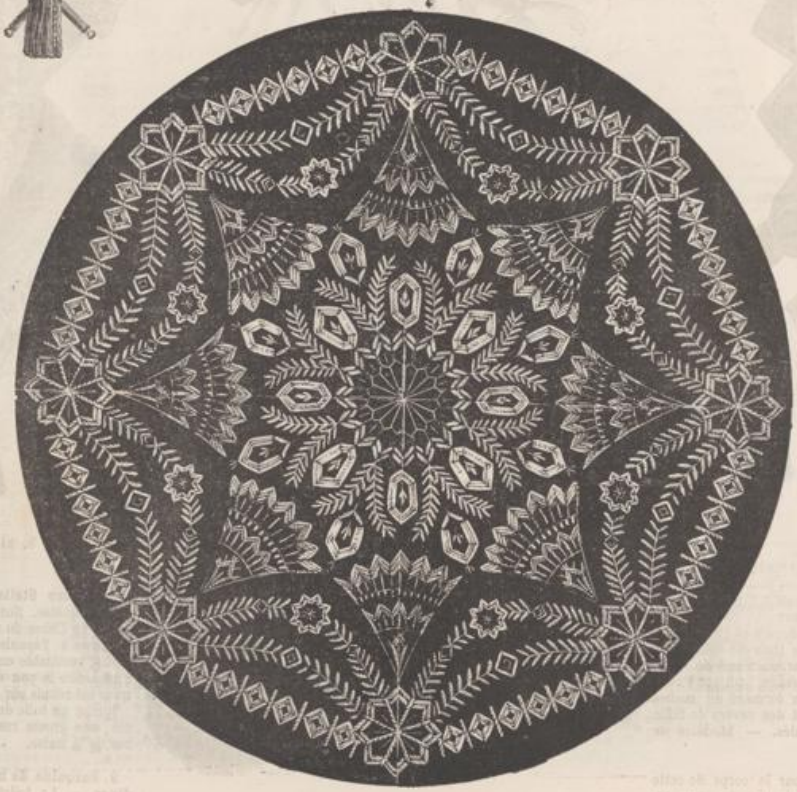
8e *tour*. — Rabattre 5 mailles, 4 à l'endroit, 1 jetée, rétrécir, 1 à l'envers.

Sur le devant et à l'encolure, nous avons un entre-deux tout simple, composé de mailles à l'endroit de chaque côté duquel on peut faire une dent au crochet, composée simplement de mailles chaînettes. Notre dessin 13 reproduit fidèlement le travail de cet entre-deux.

14. Porte-cartes de visite. — Modèle de Mme Lecker, 3, rue de Rohan. — La monture est en bambou vernis noir, avec perles de nacre; une sorte de portefeuille ouvert est pour ainsi dire suspendu au milieu de ce cadre; sur un des côtés des panneaux, les coins du portefeuille reposent au-dessus du bâton, et de l'autre en dessous. La broderie du dessus du portefeuille se fait au point russe sur drap ou sur cachemire. On trouvera dans nos nombreux dessins de broderie plus d'un modèle à utiliser pour cet ouvrage, si fantaisiste et si charmant.

15. Porte-montre. — Monture en cuivre doré ou en bambou. Le travail de la broderie se fait au point russe sur cachemire. Le milieu du dessous de plateau, n° 16, pourrait être utilisé pour ce travail.

16. Dessous de plateau au point russe. — Il se brode au point russe sur drap, sur cachemire ou sur coutil. Quant aux nuances à employer, elles peuvent être variées à l'infini; plus elles seront heurtées et tranchantes, meilleur effet elles produiront; cependant il ne faudrait pas mettre du rouge à



16. DESSOUS DE PLATEAU AU POINT RUSSE.

17. CHAPEAU VAUDEMONT.

18. CHAPEAU D'EGMONT.

MODÈLES DE Mmes MOREAU-DIDSBURY.

19. TOQUET CHARLES IX.

côté du violet, ni du cerise à côté du bleu; ces nuances doivent être employées tour à tour, mais de façon à se faire ressortir les unes les autres. On unira les rouges et les verts dans le même motif; les jaunes et les bleus dans l'autre; les violets et les oranges dans un troisième; puis les bois teintés, les verts modes, les roses et les bleu ciel alternés. Tout cela dépend absolument de la fantaisie et du goût de la travailleuse.

17. Chapeau Vaudemont en tulle recouvert de broderie rayée de jais; deux longues plumes noires partent du sommet de la passe et retombent derrière, en reposant sur la calotte. Dans l'intérieur de la passe est posée une demi-couronne de feuillage vert très-foncé, dans lequel sont disposées trois marguerites de jais à cœur jaune naturel. Notre dessin 17 *bis* reproduit la forme de ce chapeau.

18. Chapeau d'Egmont en feutre noir souple, bordé d'un galon, nœud et garniture de velours en biais; un merle des îles, vert à reflet bleu, est posé tout entier sur le côté du chapeau. Notre dessin 18 *bis* représente la

18 BIS. D'EGMONT.

17 BIS. VAUDEMONT.

carrasse de ce chapeau. — Modèle de Mmes Moreau-Didsbury, 23, boulevard des Capucines.

19. Toquet Charles IX en velours noir perlé de jais, fond mou froncé, panouflé de trois petites plumes noires posées derrière et formées par un nœud de faille noire; une torsade de même étoffe contourne autour de la passe, entremêlée d'un ruban tout en jais; sur le devant, très-jolie flèche de jais taillé.

20. Costume de voyage. — Jupon de popeline de laine marron foncé. Au-dessus d'un premier volant, monté en fronces, se trouve un grand volant plissé, surmonté lui-même d'un ruché double, monté à tête-bêche; au-dessus est un autre volant tuyauté dont la tête est en l'air; le tout est orné d'une torsade ou ganse perlée ronde assortie de ton au jupon. Tunique polonaise en drap marron foncé; la jupe est divisée en deux parties; celle du devant fait tablier très-relevé sur les côtés; celle de derrière, fort longue, se drape à l'aide de plis superposés, qui fournissent un pouf assez volumineux; le corsage est à basques droites devant, plissées derrière avec boutons oxydés. Nous en donnons les patrons sur

20. COSTUME DE VOYAGE.

21. TOILETTE DE PROMENADE.

MODÈLES DE Mme CAVALLY. — DESSIN DE M. G. GONIN.

1874 N° 105

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Modèles créés spécialement pour les abonnées de la Revue de la Mode

notre supplément. La taille est enserrée par une ceinture de cuir à laquelle est suspendue une aumônière; enfin, comme complément, nous avons une pèlerine carrick avec col carcan aux coins cassés, du plus joli effet. Nous donnons également les patrons de cette pèlerine. Le toquet Charles IX est en popeline, avec jarretière en drap, le tout assorti à la toilette.

21. Toilette de promenade. — Jupon tombant à ras de terre et divisé en deux parties; il se fait en étoffe de deux nuances; sur les lés de derrière, qui sont de couleur foncée, se trouve un volant à rayures transversales tissées à même l'étoffe; on peut simuler ces rayures à l'aide de petits velours ou de petites soutaches cousues à côté les unes des autres; les lés de devant, plus clairs, sont montés en longs plis plats, bagués en dessous pour bien les maintenir.

Grand gilet Louis XV à grandes basques arrondies.

Tunique-redingote à larges revers de faille, de nuance assortie au vêtement. Cette tunique est en drap de même nuance que le jupon. La toilette qui nous a servi de type était en vert bronze de deux nuances différentes. Le relevé de la tunique est assez gracieux; il se fait en travers et par des plis transversaux.

Chapeau à fond mou en velours vert bronze, à passe plissée, doublée de turquoise rose thé; la passe se prolonge en une espèce de bavolet tombant sur la nuque.

22. Toilette de petite soirée. — Robe de taffetas d'Italie mauve, voilée de grenadine de soie blanche ou de gaze de Chambéry. La jupe, arrondie, forme très-peu de traîne; elle est garnie en cercle de trois rangs d'entre-deux de blonde formant transparent et faisant milieu à de légères garnitures froncées prises dans la gaze; un picot de soie mauve fort léger encadre ces tuyautés. La tunique, bouillonnée derrière, retombe en châle jusqu'à la naissance des volants; elle est encadrée d'entre-deux, posés sur un ruban plus foncé, qui forme transparent, et d'une grande blonde satinée. Le nœud écharpe du côté est assorti d'étoffe et de garniture à la tunique.

Corsage sans manches en taffetas mauve, à grandes basques taillladées, garni de trois petits velours de Saint-Étienne.

Le corsage laisse voir des manches bouillonnées dans toute leur longueur.

22. TOILETTE DE PETITE SOIRÉE. — GARNITURES EN VELOURS DE SAINT-ÉTIENNE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de visite. — Robe de popeline d'Irlande gris de fer. Le premier jupon, qui forme légèrement la traîne, est orné de cinq bouillonnés d'étoffe séparés par de petits velours; deux volants, l'un d'étoffe et l'autre de velours, garnissent le bas du bouillonné, que domine un ruché de velours. Tunique de velours prolongée en longue traîne, agrémentée de deux volants dentelés, l'un de velours et l'autre d'étoffe. Corsage-cuirasse en popeline grise, à basques taillladées sur les côtés, laissant voir les manches de velours; le corsage est garni de velours en revers sur la poitrine. Chapeau de velours noir, orné de blais en gros de Suez de nuance assortie à la robe, de plumes et d'agrafes de jais.

Toilette de ville. — Robe de faille vert Isly. La jupe est séparée en deux parties. Sur les lés de derrière se trouve un bouillonné d'étoffe bordé de velours en bande; de chaque côté du pied de ce bouillonné sort une large dent de velours agrémentée d'une petite ruche d'étoffe qui en suit les ondulations. Deux quilles plissées en travers et bordées de velours avec petites garnitures séparent les lés de derrière de ceux de devant. Le tablier, uni devant, est garni de deux bouillonnés bordés de velours et d'une garniture dentelée assortie à celle du bas, mais moins haute. Tunique admirablement drapée sur les côtés à l'aide d'une riche fourragère ornementée de glands perlés de jais. Une dentelle de Chantilly, également perlée, suit tous les mouvements du volant de la tunique. Le corsage, rond derrière, a de grandes basques pointues qui retombent sur la jupe; il est ouvert en cœur sur la poitrine et garni de revers de velours.

E. BOUGY.

PLANCHE DE PATRONS

Patrons du corsage de la toilette de visites, n° 1 du journal.

Patrons de la pèlerine et du corsage du costume de promenade, n° 20 du journal.

Deux bandes et un motif en application sur tulle grec, sur reps ou sur drap.

Deux coins de mouchoir à broder.

Ecusson au plumetis, pour mouchoir.

Broderie au passé pour écran, sachet, boîte à mouchoir, etc.

Chiffres demandés!

COURRIER DE LA MODE

Voici le moment des réunions de famille. Les fêtes de Noël, du jour de l'an et des Rois sont consacrées aux soirées intimes, dans lesquelles les toilettes simples dominent. En général, la robe décolletée ne s'y montre guère; en revanche, les corsages ouverts et carrés sont à peu près les seuls adoptés. Pour les jeunes filles et les jeunes femmes, les nuances claires sont préférées le soir.

Voici une bien charmante toilette, sortie des mains d'une habile couturière et destinée à une toute jeune femme de vingt ans : jupe de satin bleu ciel à demi-traîne, ornée de cinq volants plissés à plis plats et très-serrés, en gaze de Chambéry de même nuance, tournant tout autour de la jupe. Tunique en gaze, très-courte et relevée tout autour par des nœuds de velours bleu, à la façon des costumes Pompadour. Le corsage en gaze, à taille ronde, est rayé dans toute sa hauteur de rubans de satin bleu ayant 6 centimètres; chacun de ces rubans se termine à la taille par trois coques plates graduées et un bout flottant retombant sur la tunique. Les manches s'arrêtent au coude, où un volant plissé forme sabot, et sont rayées de rubans de satin se terminant sur le volant par des coques et un bout flottant. Autour de l'ouverture carrée, mais sans *angles*, un plissé de gaze remonte, formant fraise; à l'intérieur, un fichu croisé blanc, en crêpe lisse ou un plissé de dentelle blanche. Coiffure élevée devant, se prolongeant un peu par derrière par quelques boucles flottantes. Nœud de satin bleu ayant pour milieu une étoile en brillant et placé très-haut; ou bien une rose thé posée derrière, au milieu des boucles.

Autre toilette de jeune fille de quinze à dix-huit ans. Robe de taffetas brillant feuille de rose, c'est-à-dire rose pâle, rasant terre et garnie tout autour de petits volants découpés, ou roulantés, remontant jusqu'à la taille. Corsage à pointe formant gilet par devant et à basque postillon par derrière. Sur ce corsage, deux sortes de bretelles, composées d'entre-deux de valenciennes et de bouillonnés, dans lesquels passent des rubans roses, sont posées autour de l'ouverture en cœur. Elles croisent par devant et se terminent par des bouts arrondis qui retombent à droite et à gauche sur la jupe. Par derrière, un large nœud termine les bretelles et retombe en larges pans frangés sur la jupe. Cheveux à la chinoise; la moitié forme un nœud à deux coques sur le sommet de la tête, l'autre moitié retombe derrière en grosses boucles si la chevelure n'est pas trop longue.

Ou bien encore : robe de velours anglais bleu ciel tout unie de jupe avec corselet moyen âge décolleté en carré; manches Margot coupées de bouillonnés en crêpe lisse. A l'intérieur du corsage, formant guimpe, un plissé de crêpe lisse. Ce plissé se fait en cousant une bande de crêpe lisse presque à plat au bord du corsage; on fronce ensuite cette bande autour du cou, sur la personne même, en essayant la robe, afin que les plis soient bien tendus et rayonnent régulièrement; on fixe ensuite ce froncé par un velours de la couleur de la robe ou par un simple petit poignet de soie blanche que l'on recouvre du velours auquel s'attache le médaillon ou la croix. Une blonde blanche forme petite fraise autour du cou. Rien n'est charmant comme cette modeste petite guimpe sur les épaules un peu maigres et au tour du cou fluet d'une toute jeune fille.

J'insisterai sur ce point; car la même toilette serait abso-

lument ridicule portée par une femme, même de vingt-cinq ans. Elle ne saurait convenir qu'à une taille juvénile et peu formée.

Du reste, je l'ai déjà dit bien des fois, c'est là le côté vraiment difficile de ma tâche. Je détaille telle ou telle combinaison de toilette. Je vante l'élégance et le bon goût de telle étoffe, de telle forme; mais je ne puis pas toujours préciser à quel genre de taille chacune de mes descriptions s'adapte le mieux. Je dis bien : « Voici une robe pour jeune femme, pour jeune fille, pour femme d'un certain âge; » mais ce que je ne connais pas, moi, c'est la couleur des cheveux, c'est la tournure, c'est la physionomie particulière de chacune de vous, chères lectrices. C'est donc seulement à vous qu'il appartient de choisir dans votre journal ce qui est le *mieux*. De cette façon, je ne craindrai plus de vous donner parmi les nouveautés de la mode celles qui ne paraissent excentriques et de mauvais goût, que lorsqu'elles sont adoptées par des femmes auxquelles elles ne sauraient convenir. Voilà le grand, le seul secret de l'élégance vraie : s'habiller selon son âge, sa tournure, selon sa situation de fortune, selon ses relations et le milieu dans lequel on vit; savoir prendre le vêtement qui convient pour telle ou telle circonstance. Quand on a ce talent, et c'en est un réel, on peut se croire et on est une femme élégante. Et remarquez qu'il n'est pas besoin pour cela de dépenser des sommes fabuleuses.

Une robe d'étoffe peu coûteuse mais bien coupée, ornée simplement, mais en harmonie parfaite avec l'âge, la tournure, d'une nuance seyant bien au teint de la femme qui la porte; une coiffure dans la mode du jour, mais n'exagérant pas cette mode, et modifiée suivant les lignes du visage, formeront un ensemble plus charmant aux yeux de tous qu'un pompeux étalage de bijoux, de dentelles, de velours assemblés sans goût et sans harmonie.

J'ai peur d'être accusée par quelques femmes *raisonnables* de faire ici un cours de coquetterie féminine. Dieu m'en garde! je fais simplement, à cette place spécialement désignée pour cela, un Courrier de modes. Notre journal a la prétention d'être une publication sérieuse et utile. Si nous donnons une large part à la toilette, nos abonnées conviendront, je pense, que nous ne négligeons ni les questions d'économie domestique et d'hygiène, ni les choses de l'esprit et de l'intelligence. J'ai même le projet d'agrandir un peu ce cercle, en donnant toutes les semaines une chronique parisienne dans laquelle je parlerai à mes lectrices des mille petits événements de la vie de Paris, tels que les solennités artistiques, les grandes fêtes religieuses, les réceptions officielles et du monde, les courses, les concerts, etc. Parfois même je raconterai une belle représentation théâtrale; mais que ces derniers mots ne causent aucune inquiétude aux mères. La *Revue de la Mode* est avant tout la gazette de la famille, et je ne toucherai au théâtre que d'une main légère et avec tous les ménagements que commande le respect dû à l'âge de bon nombre de mes lectrices. J'en parlerai au point de vue de l'art appliqué à la toilette féminine, ou lorsque la moralité incontestable d'une œuvre me permettra d'entrer dans quelques détails. De cette façon, j'il serait fait deux parts bien distinctes. La mode, dont je vous entretiendrai uniquement dans le Courrier, et la causerie intime et familière d'une femme racontant à d'autres femmes ce que ses yeux voient, ce que ses oreilles entendent au jour le jour, dans le grand centre où elle vit, et dont la plupart de nos abonnées sont éloignées.

Le tableau animé, si varié, si vivant de la vie de Paris, offre, il me semble, un intérêt réel; il vous est du reste loisible, chères lectrices, de donner votre opinion sur cette innovation projetée. Je lirai avec plaisir vos réflexions à ce sujet; mais j'espère que vous serez de mon avis.

MARIE DE SAVERNY.

L'administration de la *Revue de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnées, vient de s'entendre avec l'une des premières maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette : nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée de la *Revue de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal, justifiant de son abonnement, et ce jusqu'au 31 mars 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houppe en cygne, du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de *deux francs*.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 fr. pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire *trois francs*, pour recevoir *franco* dans toute la France.

Toute demande pour Paris ou les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée *franco* à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal; indiquer la nuance que l'on désire : blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

LE VOILE DE LA VIERGE

ET LE TRICOT ORIENTAL

Je viens de voir et d'admirer une chose assurément très-curieuse, très-remarquable; et comme je ne suis pas égoïste, ma première pensée a été de parler à mes lectrices de cette chose qui a si vivement excité mon admiration.

— Tenez, m'a dit l'autre jour un grand amateur de curiosités, savez-vous ce que c'est que cela? Et il mettait en même temps en mes mains une sorte de carré assez semblable à de la dentelle, mais, ayant aussi quelque rapport avec un tricot.

— Ça, répondis-je, c'est du tricot, mais du tricot fait avec des aiguilles tellement fines, que je ne saurais dire comment on a pu s'en servir.

— Non, vous vous trompez.

— Ou bien un tissu à la mécanique.

— Encore moins.

— C'est alors une espèce de dentelle faite au tambour avec des épingles, des bobines...

— Vous n'y êtes pas; ce n'est ni du tricot, ni un tissu, ni de la dentelle; il ne faut pour cet ouvrage ni aiguilles, ni navette, ni épingles, ni bobines; les doigts, des doigts de femme adroits et délicats, sont les seuls instruments dont on se serve pour l'exécuter.

Mon étonnement fut extrême et le vôtre, chères lectrices, serait aussi complet, si, comme moi, vous pouviez voir le spécimen merveilleux que j'avais là sous les yeux. Je m'informai aussitôt dans quelles mains se trouvait ce secret étonnant, et voici les renseignements que j'ai recueillis de la bouche même de la personne qui le possède.

Ce travail exquis et charmant, qui se nomme le tricot oriental, est assurément le même ouvrage dans lequel excellait la Sainte Vierge, et qui lui servit à exécuter elle-même la tunique, le voile et la ceinture qui composaient son habillement. On peut s'en convaincre, en allant admirer dans le trésor de la cathédrale de Chartres, ce voile et cette ceinture, précieuses et authentiques reliques offertes à cette église par Charles le Chauve, le petit-fils de Charlemagne, à qui l'empereur d'Orient, Nicéphore, en avait fait don.

Ce n'est cependant pas d'après le voile et la ceinture du trésor de Chartres qu'on est arrivé à décomposer et à reproduire ce travail; c'est en Orient que Mme Avril, une Française, a retrouvé les traces de ce secret perdu, et qu'elle a su le conquérir d'une femme dont il était le dernier héritage. Grâce à son habileté, à son intelligence, notre compatriote est parvenue à reconstruire dans toute sa perfection ce monument remarquable de l'art oriental à cette lointaine époque. Chose plus étonnante, elle est arrivée à pouvoir apprendre et à démontrer clairement, en un très-petit nombre de leçons et de façon à l'exécuter dans toute sa perfection, un ouvrage qui semble présenter les difficultés les plus grandes et exiger une étude, une attention auxquelles beaucoup de femmes ne sauraient s'astreindre. Eh bien, avec un simple cadre de bois blanc, très-léger et nullement incommode, et des écheveaux de fil de lin ou de soie, suivant l'objet désigné, Mme Avril apprend à faire des nappes d'autel splendides, des tuniques, comme de la dentelle, des écharpes multicolores, des franges mille fois plus jolies qu'une fine guipure, et cela en jouant.

Quoiqu'il soit très-difficile de donner dans ce journal une description et une définition technique du tricot oriental, nous essayerons cependant de vous faire au moins comprendre le procédé au moyen d'un dessin qui représentera le cadre où est tendu le fil, les *mains* travaillant sur ce cadre, et un spécimen de l'ouvrage terminé. « Mais, me direz-vous, vous nous parlez d'un travail très-intéressant et que nous voudrions bien savoir, et vous ajoutez : je ne puis vous l'apprendre. » N'est-ce pas nous offrir tout simplement le supplice de Tantale? Je ne peux répondre qu'une chose à cet argument assez juste. Je n'ai pas su résister au désir de vous faire part de ma trouvaille. Ensuite, il y a peut-être un moyen de tout concilier. Mme Avril est en ce moment à Paris et donne des leçons. Ses prix sont très-modérés. Ainsi, ses leçons particulières, c'est-à-dire pour une seule personne, coûtent 5 francs pour une heure, et elle s'engage à apprendre le travail en dix leçons. Si on veut se réunir trois personnes, les leçons ne coûtent plus que 3 francs, soit 30 francs pour les dix. Nos abonnées de province vont réclamer certainement et me dire que ce renseignement ne saurait leur être d'aucune utilité. J'ajouterai que Mme Avril est prête à se rendre dans les villes où on la demandera, quand elle sera assurée d'avoir groupé un nombre assez considérable d'élèves pour que son voyage soit suffisamment rémunérateur. On peut traiter avec elle par correspondance en lui écrivant *franco*, rue Cler, 15. Du reste, dans le prochain numéro, je vous entretiendrai encore du tricot oriental; le temps et l'espace me manquent pour donner une foule de détails intéressants sur son histoire et ses diverses applications. Je n'ai voulu aujourd'hui que faire part de mon intéressante découverte.

MARIE DE SAVERNY.

UN CŒUR DE MÈRE

(Suite. — V. le numéro du 14 décembre)

II

LA DERNIÈRE LUTTE

Mme Garnier, restée veuve très-jeune avec un enfant, avait pour ce fils unique une de ces affections profondes, exclusives, comme les mères seules savent en éprouver.

Il était son espérance, sa joie, sa vie, son avenir, son tout. Après Dieu c'était ce qu'elle aimait. Petit enfant, elle s'en était occupée jour et nuit; adolescent, elle l'avait suivi pas à pas, et, abandonnant la maison de campagne où s'était passée sa jeunesse, elle était venue, pour lui, habiter une ville étrangère. En lui donnant une belle éducation, en développant ce que Dieu lui avait accordé d'intelligence, elle n'avait jamais eu la pensée de le voir embrasser une carrière qui eût pu l'éloigner d'elle, ne fût-ce que pour un temps. Elle était riche; ce sacrifice, qui l'eût fait horriblement souffrir, n'était donc nullement nécessaire. Arthur n'avait eu jusqu'à quatorze ans, sous ce rapport, d'autres désirs que ceux de sa mère. A cet âge, il s'était lié étroitement avec quelques jeunes gens fort épris de la carrière militaire. Dans leurs entretiens intimes, plus d'un coup fut porté à son indifférence. Le courant général des idées de la jeunesse se dirigeait, d'ailleurs, de ce côté. On parlait de créer dans les études cette séparation qui devait produire un si grand changement dans l'enseignement universitaire. Bien qu'il n'eût rien de belliqueux dans le caractère et que ses goûts le portassent vers les lettres, Arthur suivit l'entraînement du moment et opta pour les sciences. Il était intelligent, il réussit en cela comme en toute autre chose.

Sur ces entrefaites, le régiment dont son oncle était colonel vint tenir garnison à T***. On l'a déjà vu, M. Garnier était un soldat de la vieille roche, fort dédaigneux envers les professions civiles et gardant tout son enthousiasme méridional pour son noble métier. N'ayant pas de fils, il avait placé les espérances de sa race sur la tête du fils de son frère, et il ne regardait pas comme possible qu'Arthur pût mentir à son sang et refuser de suivre la carrière de ses pères. Ses discours impressionnèrent le facile jeune homme. Entre son oncle racontant ses faits d'armes et cette gracieuse fillette aux yeux doux, au fier sourire, qui s'en montrait franchement glorieuse, il crut à sa vocation militaire et il en parla à sa mère. Les larmes que répandit la pauvre femme à cette déclaration imprévue refroidirent bien un peu son zèle, mais ne l'éteignirent pas entièrement. Par un effet de cet amour de la contradiction, qui se rencontre au fond des meilleures natures, la résistance avouée, énergique de Mme Garnier, ne fit même qu'aviver les désirs du jeune homme. Il y avait trois mois qu'ils luttaient. Enfin le moment décisif était venu, il ne pouvait plus retarder les démarches nécessaires et il allait livrer un dernier, un suprême combat.

Il entra dans la chambre de sa mère tout haletant de sa marche rapide, tout ému à la pensée de ce qu'il allait dire. Les railleries de Henri, les paroles de son oncle, et pardessus tout les petits airs de Mélite, lui avaient donné un courage invincible et l'avaient cuirassé contre tout attendrissement. Du moins il le croyait.

Mme Garnier, assise auprès d'une fenêtre, travaillait à un de ces délicats ouvrages de femme dont elle gratifiait les loteries organisées pour venir au secours des pauvres de la ville.

Bien qu'elle fût jeune encore et encore jolie, on devinait sous la simplicité d'une toilette plus vieille que son âge la femme qui s'est depuis longtemps décidée à n'être plus qu'une mère. Elle était vêtue de noir, un bonnet garni de rubans violets couvrait ses cheveux blonds, sa taille élégante et frêle était à demi cachée par un vêtement de maison flottant. Cette tenue sévère avait été celle de son veuvage. Son mari mort, elle s'était retirée du monde et n'avait plus voulu prendre part à ses joies. Elle avait dans la transparence du teint, dans le regard de ses grands yeux, dont la nuance d'un bleu clair et doux rappelait celle que revêt le ciel aux beaux jours de l'été, dans le maintien qu'elle gardait chez elle quelque chose qui n'appartenait plus à la femme du monde, et, en la regardant assise, les paupières baissées, devant ces persiennes fermées qui arrêtaient la lumière trop vive, on pensait involontairement à ces religieuses au front blanc, aux traits calmes, qui vivent à l'abri au delà de la barrière qu'elles ont dressée entre elles et les bruits humains.

Quand la porte de la chambre s'ouvrit, Mme Garnier leva les yeux; ils rencontrèrent son fils, et l'expression de ce seul regard était la plus haute affirmation qui pût être donnée à cette phrase par laquelle nous avons essayé de peindre la profondeur de son amour maternel. Toutes les mères aiment leurs enfants; mais quand ce foyer d'amour se concentre sur un seul objet et qu'entre l'âme de la mère et l'âme de l'enfant il existe de ces affinités mystérieuses qui forment la sympathie entre ceux que n'unissent pas les

liens du sang, il y a plus qu'une affection ordinaire, et de là viennent les grandes douleurs qu'on rencontre quelquefois sur son passage, douleurs qui ne peuvent ni ne veulent être consolées.

— Comme te voilà animé, Arthur, dit-elle en souriant : d'où viens-tu ?

— Du Champ-de-Mars, maman ; il y avait revue.

Mme Garnier attacha une seconde fois son regard sur ce jeune visage tout bouleversé par une violente émotion intérieure, et devint encore plus pâle qu'elle ne l'était. Les spectacles de ce genre excitaient les désirs d'Arthur, et elle lui avait demandé de les fuir pour l'amour d'elle. Ce jour-là il lui avait donc désobéi, et il l'avouait hautement.

Cela lui arrivait rarement ; elle pressentit sa défaite.

Un silence embarrassant régna quelque temps entre eux, mais ce malaise ne pouvait durer. Arthur n'avait jamais caché longtemps un de ses sentiments à sa mère.

Se levant tout à coup, il s'approcha d'elle, et, lui passant ses deux bras autour du cou :

— Chère petite mère, murmura-t-il d'un ton suppliant, laisse-moi aller à Saint-Cyr.

Un sanglot lui répondit.

— Vois-tu, maman, c'est ma vocation, reprit-il avec feu, il y va de mon bonheur.

Jusque-là elle avait donné comme base de son refus l'intérêt propre de son fils ; elle avait essayé de lui prouver qu'il était insensé de se créer une vie autre que cette vie douce et facilement occupée qui se présentait naturellement devant lui. Sa fortune à gérer, c'est-à-dire du travail sans fatigue et sans dépendance, les arts et les lettres qu'il aimait à cultiver, c'est-à-dire des délassements sans ennuis et sans oisiveté. Pourquoi sacrifier cette heureuse existence à un caprice, à une prétendue vocation à laquelle elle ne voulait pas ajouter foi ? Maintenant, reconnaissant l'inutilité de ces raisonnements, elle se résignait à faire vibrer la seule corde sur laquelle à dessein elle n'eût pas encore posé le doigt, et de son cœur meurtri s'échappait enfin ce cri dont le saint égoïsme faisait peur à son âme délicate : « Et moi ! »

Arthur se sentit profondément remué ; des larmes humectèrent ses yeux, mais il se roidit contre son émotion.

— Et toi! reprit-il avec exaltation en couvrant ses mains de baisers, tu seras toujours la plus aimée des mères. De loin comme de près je penserai à toi, ton souvenir m'accompagnera partout, il sera ma consolation, ma sauvegarde. Et puis, je ne te demande que de me laisser essayer. Plus tard, si tu l'exiges, je donnerai ma démission et je reviendrai vivre auprès de toi. Je t'en supplie, maman, ne me refuse pas ton consentement ; si tu savais à quel point j'en serais malheureux !

Mme Garnier, a travers ses larmes, le regardait, et son regard exprimait une indicible tristesse.

— Tu le veux, mon enfant, dit-elle enfin d'une voix altérée, ce n'est pas à ta mère à te rendre malheureux. J'accomplirai ce sacrifice suprême, Dieu m'en donnera la force.

— Merci, merci, s'écria Arthur, qui, dans sa joie égoïste ne remarqua pas l'accent douloureux avec lequel avait été prononcé ce consentement si péniblement arraché.

Et il ajouta en se relevant :

— Je cours prier mon oncle de m'accompagner, et ce soir même toutes les démarches seront terminées. A bientôt, mère !

Il sortit heureux et triomphant. Rien désormais ne s'opposait plus à ce qu'il suivit ce qu'il appelait sa vocation. Hélas! au fond de tout cela qu'eût-on trouvé en définitive? Un enthousiasme passager de jeunesse, une piqûre d'amour-propre, le sourire d'une enfant.

III

UNE MÈRE RÉSIGNÉE

Il y a quatre ans qu'Arthur Garnier a obtenu de sa mère le consentement si ardemment désiré; il y a quatre ans que Mme Garnier vit seule et sans consolation; car que sont pour elle les rares congés de semestre, sinon quelques rapides instants de bonheur suivis d'un vide affreux et de regrets plus amers? Son sacrifice accompli, elle avait mis tout en œuvre pour cacher sa souffrance, et, grâce à ses efforts surhumains, elle put persuader à tous et même à son fils qu'elle se faisait à son absence. Le colonel Garnier, mis à la retraite, habitait avec sa fille la même ville qu'elle, et on pensait généralement que la compagnie de sa nièce n'avait pas peu contribué à l'aider à se résigner à son isolement. Cette résignation n'était au fond qu'un héroïque mensonge, et, au commencement de la quatrième année de sa séparation d'avec son fils, elle en éprouvait une douleur aussi vive, aussi cuisante que le premier jour. Rien n'est tenace et ne résiste au temps comme l'amour maternel. L'oubli, qui envahit tout en ce monde, ne creuse jamais son fatal sillon dans le cœur d'une mère. Il est plein de l'image de l'absent ; les années passent, et pas un trait n'en est affaibli. Mme Garnier, d'ailleurs, avait une de ces âmes tendres qui se repaissent voloutiers de chagrin et sur lesquelles le temps, ce consolateur universel, n'a que peu ou point de prise. Sa santé souffrait cruellement de ses luttes intérieures, mais la sérénité de son visage donnait le change, et les médecins persistaient à soigner le corps quand c'était l'âme qui était malade.

Arthur, ne vivant plus auprès d'elle, ne soupçonnait pas la cause de l'affaiblissement inquiétant qu'il ne pouvait manquer de constater à chacun de ses voyages à T***. La croyant résignée, il marchait avec plus d'insouciance que de véritable contentement dans cette carrière qu'il avait embrassée avec un enthousiasme des plus factices. Quand, au début de la vie, on a choisi son chemin, il n'est pas facile de rétrograder, et le monde juge sévèrement ceux qui, reconnaissant qu'ils se sont trompés, reculent ou essayent d'autres sentiers. Le pas décisif accompli, il faut marcher si l'on veut arriver, et la première condition du succès, en quelque genre que ce soit, est la persévérance.

Or, quand il s'interrogeait franchement lui-même, il était forcé de s'avouer que, sans se trouver positivement malheureux au régiment, il s'y déplaisait. Aucun de ses amis de Saint-Cyr ne l'y avait suivi ; il était le plus nouveau, le plus jeune et le moins soldat, dans l'acception la moins polie donnée à ce mot. Avec des principes diamétralement opposés à ceux que professaient ses camarades d'armes, ses instincts délicats et élevés, ses goûts studieux et paisibles, la bonne harmonie entre eux et lui n'était guère possible. Les uns le traitaient avec indifférence, les autres n'étaient pour lui que des antagonistes toujours armés du sarcasme qui blesse, de la brutalité qui révolte.

Sa position était difficile, et, comme il n'était pas soutenu par ce goût réel des armes qui donne tous les courages, comme il ne se sentait pas ambitieux, il n'y avait pas pour lui de compensation. Et ainsi, de son propre choix, par un acte irréfléchi de sa propre volonté, il vivait éloigné de sa mère qu'il adorait; de sa province pour laquelle il avait une de ces affections enracinées qui engendrent cette maladie étrange que les savants appellent nostalgie; de cette jeune fille, à laquelle un sentiment sérieux, succédant à son amitié d'adolescent, l'attachait.

Un officier d'avenir ne se marie pas jeune, et, quant à promener Mélite de garnison en garnison comme femme de sous-lieutenant, il n'y fallait pas songer. Plusieurs fois la question de la possibilité d'une démission avait été agitée sourdement dans la famille, mais jamais nettement posée. Le colonel s'y opposait énergiquement, formellement. Mme Garnier craignait les regrets. Mélite, trouvant la position délicate, n'osait appuyer. Arthur, retenu par le respect humain, par la crainte des interprétations malignes, y pensait dans le secret de son cœur et n'en parlait jamais. L'épée ne se dépose pas comme la plume; et, avec les bruits de guerre qui couraient, l'état de malaise de l'Europe, un officier ne pouvait sans motif sérieux abandonner son poste.

Une assez grave indisposition de Mme Garnier vint triompher de ses hésitations. Il obtint un congé et se rendit près d'elle, bien décidé à prendre une résolution définitive et à céder à la première prière. Le lendemain de son arrivée sa mère devenait convalescente, et il retombait dans ses incertitudes. Le congé passa, et la santé de Mme Garnier demeura bonne. La veille du jour où il expirait, Arthur arriva chez son oncle à dix heures moins un quart ; il venait lui dire adieu. Il avait alors vingt-trois ans, et, malgré la carrure de ses épaules et les moustaches fournies qui enroulaient leurs boucles courtes et blondes aux coins de ses lèvres, il était toujours plus jeune que son âge. Homme, il avait conservé sa beauté d'adolescent, son teint délicat, son front large et uni, ses traits finement ciselés, sa physionomie douce et rêveuse. Les hommes le trouvaient généralement un peu blond, un peu rose, un peu doux, les femmes à l'envi le proclamaient charmant.

Le vieux colonel était assis au coin de son feu dans une tenue de maison mi-partie civile, mi-partie militaire, robe de chambre aux revers rouges, cordelière serrée à la taille comme un ceinturon, képi crânement posé sur ses cheveux blancs. Il lisait son journal et fumait sa pipe avec toute la sérénité d'un guerrier rentré pour jamais dans ses foyers. A quelques pas de lui, Mélite écrivait. La fillette a poussé. Toute proportion gardée, elle est aussi grande comme femme que son père est grand comme homme. C'est un chêne pour la hauteur, un roseau pour la souplesse. Ses grands yeux au clair regard ont gardé leur limpidité et se sont embellis d'un rayon qu'on dirait emprunté au chaud soleil de la brûlante Afrique, tant il les rend brillants; ce sont des yeux dont le regard parle.

Quand Arthur entra, le colonel abaissa sur ses genoux ses deux mains qui tenaient le journal, à une longueur de bras de ses yeux, sa vue de presbyte baissait, et Mélite posa sa plume.

Arthur avait en perspective une nuit à passer en diligence ; son manteau doublé de drap rouge était jeté sur son épaule droite.

— Vous ne partez pas, Arthur? demanda Mélite à laquelle la vue du manteau inspirait des soupçons.

— Pardon! Ce matin il y a place, et on m'a conseillé de profiter de l'occasion; le soir les voyageurs sont plus nombreux, et il n'eût pas été raisonnable de sacrifier pour quelques heures un départ commode et sûr. Maman elle-même m'y a engagé.

— Cela m'étonne, fit le colonel en lançant une superbe bouffée de fumée vers le plafond; c'eût été autant de pris sur l'ennemi.

— Mais ma tante vient vous chercher ici, Arthur, reprit Mélite, elle vous accompagne jusqu'à la diligence?

— Non. J'ai, à force d'instances, obtenu qu'elle restât chez elle; le temps est gris, le vent est frais, et d'ailleurs elle paraissait très-souffrante ce matin. En mon absence vous la soignerez bien, n'est-pas, petite cousine ?

— Petite, répéta le colonel en riant; un garçon de sa taille terait, ma foi, un joli fantassin. Au reste pour ce qui est de songer à ta mère, n'en aie souci; on m'abandonne souvent pour elle, mon pauvre ami!

Et le vieil officier regarda Mélite en dessous, pour voir l'effet que produisait son accusation.

— Arthur, ne le croyez pas, répondit vivement Mélite, il n'est point abandonné du tout. Je ne donne à ma tante que mes moments de loisir, ceux dont je puis disposer sans négliger mes devoirs envers ce père ingrat.

— C'est bon, c'est bon, on sait que tu es une bonne fille et une nièce modèle. Passe-moi ma blague.

La jeune fille obéit.

— A quelle heure pars-tu ? demanda le vieillard.

— La diligence part à dix heures, m'a-t-on dit. Votre pendule va-t-elle bien ?

— Elle retarde de cinq minutes, dit Mélite.

— C'est comme ma montre. L'heure est inexorable, il faut que je vous quitte,

— Quand te reverra-t-on ? demanda l'oncle.

Arthur regarda Mélite soudainement attristée et baissa les yeux.

— Qui sait ? dit-il avec une certaine amertume; un soldat est le moins libre des hommes.

— Parbleu ! il s'attache à son drapeau, c'est tout simple. Ne voudrais-tu pas qu'il courût les grandes routes? Et comment se ferait le service ? Tu donneras de ma part une vigoureuse poignée de main au vieux capitaine Toussenet, entends-tu, et tu lui diras que je reste ferme au poste. Ne m'oublie pas près du général, qui m'écrit de si belles choses à ton propos. Au revoir, mon garçon, bon voyage.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

(La suite au prochain numéro.)

LA FILLE ADOPTIVE

(Suite. — Voir le numéro du 14 décembre)

Ernestine ne put s'empêcher de penser que son père adoptif n'étendait pas cette maxime de sagesse jusqu'à sa fille bien-aimée, Aurélie.

— Ainsi, vous consentez?... demanda-t-elle.

— Dès aujourd'hui tu peux chercher des élèves.

Ernestine sourit. Elle savait d'avance que sa demande serait accueillie avec faveur. Elle avait entendu la conversation de la veille; de là son insomnie, de là ses larmes.

Chacune des cruelles paroles du négociant lui était tombée comme du plomb fondu sur le cœur. Délicate et fière, combien elle regretta ses parents, morts trop tôt! Ces bienfaits qu'elle avait reçus lui devinrent odieux. Elle eût préféré n'avoir pas été secourue, plutôt que de se voir à charge à celui qu'elle avait aimé comme un père. Mais combien elle fut reconnaissante à Mme Gerbaud d'avoir pris sa défense et de lui avoir conservé sa généreuse amitié. Si l'affection de cette excellente femme ne lui était restée, elle eût désiré la mort. Pour la première fois de sa vie, elle connut la douleur, mais une douleur horrible : celle qu'accompagne l'humiliation. Tandis qu'Aurélie, sa compagne, reposait calme et souriante, Ernestine, versant d'abondantes larmes, faisait des efforts inouïs pour étouffer ses sanglots.

Ne pouvant dormir, elle se leva quand le jour commençait à poindre. Son parti était pris : nous le connaissons.

Profitant de la permission qu'elle avait reçue, Ernestine mit son chapeau et sortit. Elle marchait en chancelant; elle voyait à peine pour se conduire : les larmes l'aveuglaient. C'était la première fois qu'elle sortait seule, et elle en était intimidée. Sa mère adoptive lui proposa de l'accompagner, mais elle repoussa avec insistance cette offre qui nuisait à ses projets. Elle venait de dire que quelques-unes de ses amies lui avaient conseillé de donner des leçons; ce n'était là qu'un excusable mensonge, inspiré pour répondre délicatement à un désir dont elle avait surpris le secret.

De toutes ses anciennes amies de pension, celle qu'elle avait le plus aimée, c'était Gabrielle Duvrard, la sœur du concurrent qu'abhorrait M. Gerbaud. Elle était obligée de se cacher de cette affection comme d'une faute. Ernestine et Gabrielle s'aimaient d'une amitié sincère et profonde ; elles avaient quitté la pension en même temps; mais, depuis, elles s'étaient seulement rencontrées parfois aux églises.

Pendant cette nuit d'insomnie durant laquelle Ernestine souffrit si cruellement, ce fut à Gabrielle, mariée à un jeune avocat, nommé Landreville, qu'elle pensa à s'adresser d'abord. Plusieurs fois elle s'égara, et fut obligée de de-

mander son chemin, enfin, et non sans peine, elle atteignit la demeure de Mme Landreville. Elle monta au premier étage et sonna, non sans émotion. Une femme de chambre l'introduisit dans un salon richement meublé. Elle fit une pénible comparaison entre son triste sort et le sort fortuné de son amie.

Dès que celle-ci entendit prononcer le nom d'Ernestine Varnel, Gabrielle, dans un élégant négligé du matin, accourut au devant de son amie.

— Quelle bonne surprise, ma chère petite sœur! s'écria-t-elle en se jetant dans les bras d'Ernestine et en l'embrassant avec effusion. C'est un événement extraordinaire que de te voir chez moi, je n'espérais plus un tel bonheur.

— Que tu es bonne, ma chère Gabrielle! Oh! je savais bien retrouver en toi ma sœur de la pension. En ce moment, ton amitié m'est plus nécessaire que jamais.

— Comme tu me dis cela! tu as des larmes dans les yeux, tes traits sont bouleversés. Qu'as-tu, ma pauvre Ernestine?

Ernestine ne put contenir plus longtemps son désespoir.

— Ah! ma sœur, ma chère sœur! je suis bien malheureuse!... exclama-t-elle.

Gabrielle la prit de nouveau dans ses bras et la couvrit de baisers.

— Qu'est-ce qui t'afflige ainsi? pourquoi es-tu si malheureuse? Oh! dis-moi vite ton chagrin!...

Ernestine se repentit alors de s'être laissé aller à sa douleur; sa générosité naturelle lui défendait de révéler l'impitoyable résolution de M. Gerbaud. Elle se décida à n'avouer qu'une partie de la vérité.

— Voyons, asseyons-nous et parle, reprit Gabrielle en la faisant asseoir près d'elle sur une causeuse.

— Tu sais sans doute que les affaires de mon père adoptif ne vont pas bien? Il y a longtemps que cela dure. Depuis quelques jours, je le voyais dans une grande tristesse; cette nuit, ne pouvant dormir, j'ai entendu malgré moi une conversation qu'il a eue avec ma mère, et j'ai été navrée!

— Et c'est pour cela que tu désespères ainsi?

— Sans doute. Ah! tu n'as pas entendu comme moi l'explosion de désespoir de cet homme qui a vaillamment travaillé toute sa vie et qui tremble pour ses enfants, pour sa femme; tu ne peux te figurer l'immense chagrin de cette femme excellente, épouse parfaite, mère incomparable, qui essayait de relever le courage abattu de son mari. Je t'assure que cette scène était cruelle pour moi, qui leur dois tout, et qui ai constamment augmenté la charge déjà si lourde qu'ils ont à supporter.

— Je comprends bien, cette scène a dû t'affliger; mais tu as pour consolation le droit de te dire que si tu augmentes un peu leur charge, tu fais la joie de leur maison.

Ces mots amenèrent un sourire plein d'amertume sur les lèvres d'Ernestine.

— Je ne puis les voir souffrir ainsi, reprit-elle, sans essayer de leur venir en aide. Je me croirais une fille indigne, si je me croisais les bras tandis qu'ils luttent contre la pauvreté.

— C'est une pensée digne d'un cœur comme le tien.

— Je viens te demander ton appui.

— Je te remercie mille fois de cette preuve d'amitié. Tu as songé tout de suite à ta sœur; c'est bien, dispose d'elle comme tu l'entends; elle est tout entière à toi. Voyons, que veux-tu? Qu'as-tu décidé?

— Je veux donner des leçons de piano et de français, et je suppose que, grâce à tes relations, tu pourras me procurer quelques élèves.

HIPPOLYTE PIRON.

(*La suite au prochain numéro.*)

Les Menus de la Saison

Janvier 1874.

ÈTRENNES

Un honorable gourmand, M. G. Venot, de La Teste de Buch, m'a envoyé à l'occasion des fêtes de Noël deux recettes pour l'accommodement des huîtres : l'une *au gratin des Jacquets* et l'autre *à la broche*.

Je savais les huîtres *en potage, sautées, grillées, en hachis, frites, à la daube, en brochettes, en casserole, en ragoût maigre ou gras*, à la minute, *au parmesan, à la bonne femme, au bon homme, farcies, en petits pâtés* et *en timbale*, mais non *au gratin des Jacquets et à la broche*. Ce dernier mode de préparation des huîtres est tout à fait digne d'intérêt; à mon tour, j'en offre en étrennes la recette à mes lectrices en regrettant de ne pouvoir l'accompagner des huîtres nécessaires à son expérimentation, comme l'a gracieusement fait pour moi M. Venot.

Huîtres à la broche. — Ouvrir avec précaution quatre douzaines d'huîtres de forte dimension; les détacher de la coquille, les blanchir rapidement à l'eau bouillante et les égoutter sur un tamis; les enduire ensuite d'un peu d'huile d'olive, les passer dans de la mie de pain très-fine, et les enfiler, dans le sens de leur longueur, sur quatre hâtelets; réunir et fixer ces hâtelets côte à côte sur une broche; mettre au feu et alternativement arroser les huîtres de beurre frais fondu et les saupoudrer de chapelure de pain assaisonnée de sel, poivre et persil haché. Quand, par suite de cette opération, exécutée à plusieurs reprises, une sorte de croûte s'est formée sur les huîtres, lui laisser prendre couleur, les débrocher et les servir aussi chaudement que possible.

LE BARON BRISSE.

DES ENGELURES

Quelques-unes de nos abonnées m'ont prié de vouloir bien m'occuper des *engelures*, des *gerçures* et des *crevasses*, fruit ordinaire de la saison que nous traversons. Non-seulement je m'empresse de les satisfaire, mais je les remercie de m'avoir ainsi procuré l'occasion de leur être utile. Je serai toujours disposé à répondre à ce genre de communications, pourvu que les questions posées puissent être traitées dans l'intérêt du plus grand nombre de nos lectrices.

Engelures. — La question des engelures a été traitée tout au long dans le n° 61 de la *Revue de la Mode*. J'y renvoie donc les intéressées. J'ajouterai ici cependant que, lorsqu'elles deviennent très-rouges (rouge-violet), très-tendues et très-douloureuses, il faut les couvrir de cataplasmes préparés avec la fleur de sureau et le mélilot pulvérisé. Enfin, celles de mes lectrices qui ne se contenteraient pas du traitement que j'ai déjà indiqué, pourront encore trouver un soulagement dans l'emploi des formules suivantes :

1° Ecorce de chêne	1 kilogramme.
Eau de rivière	2 litres.

Faites bouillir pendant une heure; retirez et ajoutez :

Alun	100 grammes.

Prenez deux ou trois bains par jour pendant une demi-heure.

Ce moyen doit être employé dès qu'on éprouve des démangeaisons. Si les engelures commençaient à s'ulcérer, il ne conviendrait plus.

On peut employer encore la pommade suivante en frictions légères matin et soir :

2° Axonge	20 grammes.
Cérat opiacé	20 —
Acide chlorhydrique	2 —

Gerçures. — Crevasses. — La gerçure est une petite fente, peu profonde, qui divise l'épiderme et la partie la plus superficielle du derme. (Voyez la planche que nous avons donnée dans le n° 80, représentant une coupe de la peau.) — La crevasse est aussi une fente qui divise l'épiderme et une grande partie, ou même toute l'épaisseur du derme; de sorte qu'on peut dire que la gerçure est une petite crevasse et que la crevasse est une grosse gerçure : toute la différence est dans le degré de profondeur. Le traitement de l'une et de l'autre est donc à peu près le même.

Les gerçures et les crevasses se développent plus particulièrement sur les points où la peau forme des plis, comme à l'articulation du poignet, sur le dos de la main, aux articulations des premières phalanges des doigts, aux lèvres, sur certains points de l'oreille. La cause unique de leur développement est le froid, ou plutôt la transition brusque du chaud au froid. Dans un autre ordre d'idées, chez les ouvriers, par exemple, les crevasses sont déterminées par le contact des matières irritantes ou par les instruments lourds et grossiers qu'ils sont obligés de manier toute la journée. Les crevasses ne se produisent que lorsque l'épiderme est devenu sec, racorni et cassant. Alors il se produit une espèce de fraction ou déchirure de l'épiderme qui s'enfonce dans la peau en forme de coin, ayant deux lèvres parfaitement distinctes, comme une plaie produite par un instrument tranchant. Lorsque les crevasses sont de vieille date, ces lèvres sont épaisses, calleuses et béantes. Les moindres mouvements des parties malades sont très-douloureux, parce que la peau, ayant perdu toute sa souplesse, est devenue en quelque sorte inextensible. Aussi le meilleur moyen de produire un soulagement rapide, c'est de rendre à la peau sa souplesse et sa mobilité primitives. Pour cela, il suffit de prendre quelques bains de son ou de guimauve à une température moyenne. Après le bain, il faut éviter avec le plus grand soin le contact de l'air froid et oindre les parties affectées avec une des pommades dont nous donnons plus bas la formule.

Lorsque les gerçures occupent les lèvres et les oreilles, il est évident qu'on ne peut pas compter sur le secours des bains. Alors on se contente d'employer les pommades suivantes :

Pommade pour les mains

1° Moelle de bœuf	25 grammes.
Graisse de rognons de veau	40 —
Miel	10 —
Huile d'amandes douces	10 —
Camphre	1 —

Faites fondre au bain-marie en mêlant avec une baguette de bois.

On étend une légère couche de cette pommade sur les crevasses ou engelures, et on porte un gant de peau qui, devenu gras, contribue efficacement à rendre à la peau la souplesse et l'onctuosité qu'elle a perdues.

Pommade pour les lèvres

2° Cire blanche	20 grammes.
Tannin	2 —
Beurre de cacao	20 —
Huile d'amandes douces	100 —
Eau de fleurs d'oranger	50 —
Carmin	50 centigr.
Essence de roses	10 gouttes.

Oindre plusieurs fois par jour les parties gercées

Cette pommade peut servir de cosmétique ordinaire.

Elle peut servir également pour les gerçures des mains.

DOCTEUR IZARD.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Je recommande à mes lectrices l'emploi du *sirop* et du *vin de Ed. Chennevière*, au chlorhydro-phosphate de chaux. Ce sont deux produits extrêmement fortifiants, fort agréables à prendre, et ne laissant aucun goût, avantage inappréciable pour les enfants et pour les personnes délicates. Ils relèvent promptement les forces et ramènent l'appétit. Le sirop est précieux pour les enfants en bas âge, auxquels il facilite la dentition. Le prix du flacon est de 2 fr. 50, à la pharmacie anglo-française, 50, avenue de Wagram, rond-point des Ternes, à Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

M. D., à C. — Oui, pour les initiales et le prénom en forme de signature. Ce sera pour le courant de février.

A nos lectrices. — Nous rappelons à nos abonnées l'offre que nous avons déjà faite d'envoyer *gratuitement* un de nos numéros, à titre d'essai, à toutes celles de leurs parentes et de leurs amies qu'elles voudront bien nous désigner. Nos lectrices se feront ainsi les propagatrices de notre œuvre, dont le succès va grandissant chaque jour.

La *Revue de la Mode*, qui compte aujourd'hui deux années d'existence, a vu son succès s'affirmer dans le monde entier : notre feuille se publie actuellement, pour l'étranger, en langues anglaise, italienne, suédoise, grecque, arménienne; elle s'édite également en langue russe et en langue espagnole; nous atteignons ainsi le but que nous nous proposions de propager, par le crayon et le burin d'*artistes français*, le goût français et les modes françaises, que menaçait la concurrence allemande.

Nous remercions nos abonnées dont la confiance et les conseils nous ont été d'un précieux encouragement au début de notre œuvre, et nous les prions de vouloir bien nous continuer leur concours. Nous accueillerons toujours avec reconnaissance les avis ou les renseignements qu'on voudra bien nous adresser, car nous désirons apporter à la *Revue de la Mode*, dans la limite du possible, les améliorations qui nous seront signalées.

LIVRES D'ÉTRENNES

La première année de *la Mosaïque* forme un magnifique volume grand in-4° de 416 pages illustrées d'environ 350 gravures.

Cette publication ayant pris naissance sous nos yeux et dans notre imprimerie, nous pouvons sûrement la recommander à nos lectrices.

PRIX

Broché	7 fr.
Relié	8 50
Relié richement, tranche dorée	10

Ajouter à ces prix 1 fr. 50 c. pour recevoir le volume *franco* dans toute la France.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

En envoyant au directeur de *la Mosaïque* ou de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire, à Paris, le prix du volume indiqué ci-dessus, en ayant soin d'y ajouter 1 fr. 50 cent. pour affranchissement, on le reçoit *franco* par retour du courrier.

Les abonnements pour l'année 1874 sont de 7 fr. pour Paris et 8 fr. 50 pour les départements. Les abonnés recevront une livraison sous couverture toutes les semaines. — Bureaux : 13, quai Voltaire, à Paris.

REBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Ne mangez pas les perdreaux trop jeunes.

PARIS. — A. BOURDILLIAT, IMPRIMEUR-GÉRANT.